JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le miracle de la Marne

Eh ! bien oui, ce fut un miracle, en vérité !
Le poilu qui l'a fait ne s'en est pas vanté.
Anonyme artisan de l'immense victoire,
Il ne se doutait pas lui-même que l'Histoire
Devait enregistrer sous ce nom fulgurant
L'hommage qu'aujourd'hui le monde entier lui rend.
Il ne se savait point un héros de légende.
Il en est un pourtant, certes, et de la plus grande
Qu'ait pu voir resplendir jamais l'Humanité.
Poilu, puisqu'elle dit que tu l'as mérité,
Ce pavois où te met sa main reconnaissante,
Accepte, et que ton humble héroïsme y consente,
A savoir qu'il y eut un miracle, en effet,
Et que c'est toi, soldat de France, qui l'as fait.
A pleine âme en extase, à plein cœur qui s'enivre,
Ces moments immortels, sois fier de les revivre.
Rappelle-toi d'abord les désastres premiers,
Les reculs dont tes pas n'étaient point coutumiers.
Quand tu pliais, rompais, malgré tes pleurs de rage,
Sous l'ouragan de fer qui fauchait ton courage,
Quand l'attaque brusquée enflait ses rangs en bloc
Contre les tiens, mal prêts à subir un tel choc
Dont quarante-quatre ans d'efforts et de traîtrise
Avaient organisé l'infernale maîtrise.
Rappelle-toi comment, dans ton propre pays,
Sur ton sol dévasté, par tes champs envahis,
Tu connus, tout un mois, les affres de ce doute :
« Si la retraite allait se changer en déroute ! »
Rappelle-toi l'orgueil triomphal de leurs cris
Hurlant que la curée était proche, à Paris.
Mais, oh ! rappelle-toi surtout, soldat de France,
L'heure mystérieuse, aurore d'espérance,
Où dans ton ciel d'horreur, de ténèbre et d'enfer,

Ce mot d'ordre soudain flamba comme un éclair :
« Halte ! » Et c'est le recul, cette fois, qui s'arrête,
Non plus pour retarder et couvrir la retraite,
Mais pour reprendre enfin contre le faux vainqueur
L'offensive, ce pain et ce vin de ton cœur.
Rappelle-toi, ce pain, s'il repaît ta fringale !
Ce vin, rappelle-toi si ta soif s'en régale !
Tant, qu'en huit jours, pas plus, sur les faux conquérants
S'écroule leur labeur de quarante-quatre ans !
Ah ! le monde eut-il tort, de voir dans ce prodige
Un miracle ? Mais non, non ! C'en est un, te dis-je,
Et le nommer ainsi, c'est ta gloire et ton droit.
Tu dois y croire enfin, puisque le Monde y croit.
Tu ne t'expliques point comment tu l'as pu faire ?
Qu'importe ? L'expliquer, ce n'est pas ton affaire,
Ni celle de quiconque entre les plus malins.
Quand un miracle éclate, on en a les yeux pleins ;
Mais il n'a pas de lois desquelles on raisonne.
Donc, les causes du tien, qui les connaît ? Personne.
Ce qu'on en peut rêver, réduit au verbe humain,
C'est qu'on l'a vu fleurir de ton sang, par ta main,
Et que ton sang roulait les milliards de gouttes
Du sang où tes aïeux revivaient, toutes, toutes,
Et de celui par qui vivront tes descendants,
Et que toutes, en flots tumultueux, ardents,
Invincibles, criaient au profond de ton âme :
« Je suis la France. On veut me tuer. Je réclame.
« Je ne suis pas au bout de mon sublime essor.
« J'ai des choses à dire, à faire, encor, encor !
« Face en avant, mes gars ! Hardi ! Qu'on me délivre !
« Fût-ce par votre mort, j'ai le devoir de vivre,
« Pour que le Monde arrive au but qu'il aperçoit.
« Fût-ce par un miracle, il faut que cela soit. »
Et si folle que pût paraître sa chimère,
Puisqu'ainsi le voulait la France, notre mère,
Cela fut, et c'est bien un miracle, en effet,
Et c'est toi, son enfant, toi, poilu, qui l'as fait,
Toi, sous l'humble surnom populaire où s'incarne

Tout le mystère du Miracle de la Marne.